

Dans les quartiers nord de Marseille, «le confinement est une gageure»

30 mars 2020 Par Olivier Bertrand

- Mediapart.fr

À Kalliste, l'un des quartiers les plus pauvres de France, l'équipe d'un centre de santé cherche des réponses à la précarité, l'insalubrité, la promiscuité, alors que la « vague » approche. Reportage dans un poste d'observation hors norme.

«Le Château en santé» allait fêter son anniversaire quand le confinement est venu. La fête devait durer une semaine, organisée par l'équipe soignante et les habitants. Il a fallu y renoncer, la reporter, pour basculer dans ce monde calfeutré. En ouvrant il y a deux ans au parc Kalliste, l'un des quartiers les plus pauvres de France, l'équipe pluridisciplinaire (médecins, infirmières, médiateurs, orthophonistes, assistante sociale, etc.) voulait construire le centre de santé avec les habitants pour mieux répondre à leurs besoins, et prendre en compte leurs déterminants sociaux autant que leurs symptômes, pour mieux les soigner. Le confinement venu, tout cela fait du centre un prisme passionnant pour comprendre à quel point le confinement agit dans les quartiers populaires comme une loupe sur les inégalités, sanitaires, éducatives, alimentaires, numériques...



Le Château en santé, à Marseille. © OB

Vendredi matin, quelques patients attendent à l'extérieur. Des chaises éloignées les unes des autres font office de salle d'attente devant la bastide élégante qu'une famille de négociants avait fait construire au milieu du XIX^e siècle, quand les collines appelées aujourd'hui « quartiers nord de Marseille » étaient parsemées de villégiatures de la bourgeoisie marseillaise. Neuf barres de béton ont été construites à la fin des années 1950 dans le parc de la villa. Elles forment comme un rempart autour de la bastide, abandonnée jusqu'à ce que les jeunes soignants obtiennent que la ville la rachète pour la transformer en centre de santé communautaire au cœur du quartier. Les habitants pensant la bâtie hantée, ils l'ont appelée le Château en santé.

Les immeubles autour se sont terriblement dégradés en soixante-dix ans. Des marchands de sommeil ont progressivement racheté les appartements, loués très cher à des locataires qui ne peuvent accéder au logement social, doivent parfois se tasser à plusieurs familles pour payer le loyer. « *Dans ce contexte, le confinement est une gageure* », disent les médecins, qui interpellent les pouvoirs publics pour prendre en compte ces freins au confinement. Il faut selon eux multiplier les centres de dépistage dans les quartiers nord (à Kalliste, un labo commence mardi sur ordonnance) ; trouver des solutions de confinement strict pour ceux qui se révèlent positifs, au besoin en réquisitionnant des hôtels ; mettre en place l'accompagnement autour.

À Kalliste, des familles vivent à huit ou dix (ou plus). Lors des visites à domicile, les toubibs constatent qu'il y a parfois deux ou trois lits par pièce, dans des appartements souvent insalubres, mal isolés, humides. Certaines barres sont par ailleurs infestées de punaises de lit. Rester strictement confiné dans ce cadre est un enfer. Passés les premiers jours, comme partout en France, le confinement est pourtant relativement bien respecté. Une note d'ambiance des éducateurs de l'arrondissement relève que les jeunes sortent beaucoup moins.

Habiba fait partie de l'équipe du Château en santé où elle assure le ménage et apporte dans ce centre au fonctionnement très horizontal des éclairages précieux sur la situation des habitants, ou le fonctionnement du quartier. Elle habite La Solidarité, cité constituée de hautes tours juste au-dessus de Kalliste. « *Au début, raconte Habiba, les habitants ont pris le confinement à la rigolade. Quand ils allaient sur le balcon, mes enfants me disaient pourquoi tout le monde est dehors et pas nous ?* » Depuis, les espaces collectifs se sont retrouvés désertés. Ne restent que les chats, nombreux.



droite, Habiba avec Julien (généraliste) et Carole (infirmière), à la pause déjeuner. © OB A

Morad assure l'entretien des espaces communs d'une barre du parc Kalliste, où vivent ses parents, où lui-

même a grandi. Dans le quartier, dit-il, « *seuls les 16-17 ans continuent de sortir* ». Jusqu'à la semaine dernière, certains continuaient de jouer au football, le soir, sur le petit terrain derrière le centre commercial. « *Ils disent : "Moi je crains rien, j'ai pas peur." Moi je leur dis : "Et ton père, et ta mère, ils craignent rien, crétin ?"* »

Tout autour, les réseaux de vente de drogue ont ralenti mais l'activité continue. « *Tu viens pour toucher ?* » (acheter), demandait hier un guetteur posté dès 9 heures du matin près de l'une des barres de quartier. Les clients se font rares mais ils n'ont pas totalement disparu. Certains viennent avec des gants, une écharpe en guise de masque. Mais les points de vente risquent de n'avoir bientôt plus grand-chose à charbonner. Fermeture de frontières et limitation de la circulation rendent l'approvisionnement dangereux. La pénurie approcherait.

Les parents ont d'autres priorités. Il faut occuper les enfants, puisqu'ils ne peuvent plus sortir, essayer de faire école pour qu'ils ne prennent pas de retard. Khadija a quatre enfants, elle vit à La Granière, une cité voisine. Elle est aide-soignante à l'hôpital Nord, très mobilisée ces temps-ci, tout comme son mari préparateur de commandes pour Carrefour. Quand elle rentre du travail, lestée d'une fatigue « *physique et psychologique* », elle essaie de devenir maîtresse. Les enseignants du primaire envoient les leçons et devoirs par mails, Khadija prend en photo le travail des enfants pour le leur renvoyer.

« *Pour celle qui est au collège, dit-elle, c'est plus compliqué. Seuls quatre professeurs restent en contact avec eux, les autres ont donné plein de travail en disant : "On verra en classe après le confinement." Moi je ne peux pas aider dans toutes les matières, j'espère que ma fille ne va pas prendre trop de retard.* »

D'autres parents sont beaucoup plus démunis. Certains n'ont pas d'ordinateur, la plupart pas d'imprimante. « *Au début, raconte Céline, orthophoniste au Château en santé, certains enfants recopiaient intégralement les formulaires comportant des questions à remplir, parce qu'ils ne pouvaient pas les imprimer.* » À la maison, pères et mères se retrouvent parfois dans une incapacité culpabilisante, humiliante, remarque Carolina, assistante sociale au Château.

L'école primaire de Kalliste a décidé de ne pas avancer dans les apprentissages le temps du confinement, pour éviter de creuser les inégalités. Les enseignants n'envoient des exercices que sur les notions acquises. Le directeur s'efforce de rester en lien avec les familles, il appelle les plus isolés pour prendre des nouvelles. Paradoxalement, certains parents raccrochent un peu avec l'école dans cette période. « *Ils essaient de prendre en charge, de pallier les difficultés, alors qu'ils étaient très éloignés du système éducatif, du langage scolaire* », observe Céline, l'orthophoniste.

Mais après le confinement, « *il va falloir ouvrir des centres de repos pour les mamans au bord de la dépression nerveuse* », soupire Zoubida, patiente du Château. Elle a quatre enfants, a l'impression d'être « *sur le pont de 7 heures à minuit* ». Elle dit que c'est infernal. « *Le temps que je passe de l'un à l'autre, le premier ne se souvient plus de ce que j'ai expliqué ; quand je reviens à lui, le troisième décroche...* » Elle a l'impression que sa seule pause est « *à 20 heures, quand ils se défouilent sur le balcon avec les casseroles et des couverts* ».

Dans les quartiers populaires plus qu'ailleurs, les femmes sont en première ligne, soumises au stress, à des responsabilités écrasantes. Par temps de confinement, elles ont en plus « *les hommes dans les pattes* », soupire une patiente du Château. « *Et le carême approche*, prévient Zoubida (le ramadan est attendu aux alentours du 24 avril). *Dans ces périodes, comme ils ne peuvent pas fumer dans la journée, les hommes sont de mauvaise humeur, ils essaient de dormir, les enfants ne doivent pas faire de bruit. J'espère pour les mamans que le confinement sera terminé sinon ça va être explosif...* »

« La peur d'encombrer »



Carole, infirmière, avec un patient et son fils. © OB

Élisa, conseillère conjugale et familiale, a « *très peur de l'après* », des situations qu’ils vont rencontrer. En ouvrant le centre de santé, les professionnelles ne s’attendaient pas au niveau de violences conjugales et familiales qu’elles ont découvert. Elles s’inquiètent d’une recrudescence avec le confinement. « *Cela peut être tendu dans tous les milieux*, reconnaît Carolina, l’assistante sociale. *Se retrouver enfermés ensemble, ce n'est simple pour personne, mais c'est encore plus dur quand il y a plus d'enfants dans moins de pièces et d'autres problématiques urgentes à affronter.* » Un « groupe d’appui » se met en place au Château avec Carolina, Élisa la conseillère conjugale et familiale, Carole l’infirmière, Céline et Clémentine les orthophonistes, Fatima et Apo qui assurent les médiations, traduisent pour les familles comoriennes, turques et kurdes.

Dans cette période où les services publics n’offrent pas de réponses face à la grande précarité, l’équipe dépasse les barrières des professions pour inventer des réponses informelles, appelle régulièrement les familles, soutient les femmes plus isolées. « *Mais si certaines subissent des violences, elles ne le diront qu'après*, murmure Carolina. *Elles n'en parleront jamais au téléphone. Il faut toujours du temps pour laisser venir cette parole.* » Et puis comment parler de violences avec toute la famille autour de soi ?

Le Château va aussi ouvrir un blog pour garder le lien, partager questions, renseignements pratiques, conseils, coups de gueule ; échanger des idées d’activités pour les enfants, des recettes, des solutions pour les devoirs ; inventer des « *défis créatifs* ». Enfants et adolescents pourraient par exemple tourner des petits films chez eux sur un thème donné, avec les smartphones. Tout cela serait projeté ensuite au Château, quand le temps de la fête d’anniversaire sera enfin venu.

En attendant le centre s’est transformé. Le rez-de-chaussée accueille les patients suspects de Covid, le premier étage les autres urgences. Deux équipes d’accueillants et de médecins sont constituées chaque jour, elles ne se croisent théoriquement pas de la journée. D’autres toubibs assurent les consultations par téléphone, qui changent beaucoup la nature du soin dans ce quartier où le symptôme est souvent un prétexte pour venir voir un médecin, poser son sac, dire l’enchevêtement de soucis autant que de pathologies.

Avec le confinement, beaucoup appellent ou viennent pour des difficultés à respirer, un sentiment d’oppression thoracique, parfois dus aux troubles d’anxiété. Au moindre doute, les médecins demandent aux

patients de venir. Ce n'est pas toujours simple. Vendredi, une dame a décommandé son rendez-vous au dernier moment : trois ou quatre personnes sont atteintes du Covid-19 dans son immeuble, or, pour sortir, il faut passer par tous les espaces communs. Elle n'ose plus bouger.

Marseille a été relativement épargnée jusque-là, mais la vague approche. En fin de semaine dernière, les présomptions de cas positifs se multipliaient en consultations. Edwige, médecin généraliste, a découvert l'angoisse d'annoncer le résultat, « *parfois perçu comme une annonce de VIH* ». Lorsque les symptômes ne sont pas trop alarmants, les patients sont appelés à se confiner le plus étroitement possible. Les médecins les rappellent pour vérifier que la situation ne s'aggrave pas.



Céline et Clémentine, orthophonistes, assurent l'accueil. © OB

L'équipe est très mobilisée mais le centre n'a jamais semblé aussi silencieux. L'absence des familles, des enfants, change tout. Bon nombre de patients n'osent plus venir. « *Il y a la peur de l'infection*, analyse Thomas, médecin généraliste, *mais aussi celle de nous encombrer. Ils nous imaginent complètement débordés, alors ils ne viennent pas, ils reculent tout ce qui ne leur paraît pas urgent.* » Edwige, sa collègue, craint « *un retour sérieux* » après la pandémie, pour rattraper prévention et suivis chroniques, tout ce que les patients auront laissé dériver, « *oubliant leur santé* ».

Les questions de santé sont souvent reléguées lorsqu'on s'inquiète pour la fin de mois, pour l'avenir des enfants, pour ce qu'on pourra leur donner à manger. Laetitia (prénom changé à sa demande), professeur des écoles dans les quartiers nord, a été alertée par une mère du quartier qui lui a dit que certains de ses élèves « *avaient faim* ». Les parents qui travaillent au noir se retrouvent soudain privés de tout. « *Beaucoup cachent leur situation, parce qu'ils sont clandestins ou qu'ils craignent qu'on leur enlève leurs enfants, ou tout simplement parce qu'ils ne veulent pas les stigmatiser* » (pour la même raison, elle demande de ne pas citer le quartier, aussi dégradé que Kalliste). La mère de famille qui l'avait alertée lui a fait remonter les besoins, des bénévoles ont collecté les courses faites par des particuliers, le minibus de l'association sportive qui ne transporte plus de sportifs a été réquisitionné. « *Quand on voit la liste de ce dont les gens disent manquer, on est vraiment dans la première nécessité : des pâtes, de l'huile, de la margarine, des couches.* » Dans certaines familles, depuis quelques jours, on change les bébés moins souvent.

Des solidarités se mettent en place, mais elles sont souvent entravées par la crainte de la contagion. Habiba,

du Château en santé, dit qu'elle ne sait plus quoi faire : elle a l'habitude de partager avec ses voisins quand elle prépare un plat, mais en ce moment elle n'ose plus. Elle a peur. Et « *honte d'avoir peur* ». L'une de ses amies a perdu son mari pendant le confinement, elle ne savait pas si elle devait aller « *au deuil* ». Finalement, elle y est allée, elles se sont retrouvées à six ou sept, soigneusement éloignées les unes des autres. « *On se disait : "Alors finalement t'es venue toi aussi ?!" Je crois que cela a fait beaucoup de bien à mon amie.* »

Au début du confinement, patients et soignants imaginaient que la fête d'anniversaire serait après la pandémie extrêmement libératrice. Il faudra cependant se réjouir rapidement. Tout le monde a compris que la crise sociale frappera plus durement ici. Qu'elle se posera comme une loupe, encore, sur les quartiers populaires. « *Pour nous, ce sera le retour des apéros en terrasses, pour beaucoup ce sera encore plus de chômage, plus rien pour payer le loyer* », résume Laetitia, l'institutrice.

Thomas, le généraliste, répond que patients et soignants feront au Château comme ils font depuis deux ans. « *Composer comme on peut, en étant là les uns pour les autres.* » Il a envie que la fête d'anniversaire vienne vite, et qu'elle soit « *très libératrice* ».

Prolonger

Boite Noire

URL source: <https://www.mediapart.fr/journal/france/300320/dans-les-quartiers-nord-de-marseille-le-confinement-est-une-gageure>